




# le monstre

INGRID FALAISE

Libre  Expression



# le monstre

INGRID FALAISE

RÉCIT

Libre  Expression  
Une société de Québecor Média



## PROLOGUE

Je sens la panique monter en moi. Le sang bat dans mes tempes. Je cherche à reprendre mon souffle. L'oreiller qu'il tient enfoncé sur mon visage m'empêche de respirer. Mes bras ballottent dans tous les sens. J'essaie vainement de me débattre. Assis de tout son poids sur mon corps quasi inerte, il me tient entièrement captive. Mes cris ont fait s'évanouir les dernières traces d'air qui, jusqu'ici, m'avaient permis de demeurer consciente. Je ne suis pas prête à m'effacer. Je ne suis pas prête à disparaître.

Une brûlante prière m'envahit et prend forme dans mon cerveau ralenti par le manque d'oxygène. Il m'aura appris au moins ça... à prier. Je crois en ce Dieu. J'y crois fort, de toute mon âme et de chacune des parcelles de mon petit être qui a tant besoin d'être aimé. *Mon Dieu, faites en sorte que je trouve la force de sauver ma peau. Mon Dieu, je vous en supplie, mon Dieu, je vous aime, mon Dieu, aidez-moi à vivre.*

Un rugissement me propulse dans la réalité de mon présent, fouettée par son grognement inhumain. Je sens mon pesant bourreau s'effacer de

mon visage, le poids des plumes fait place à un vertige puissant. Je cherche mon air, je cherche mon souffle, je halète. Mes poumons se crispent sous cette violente libération. Vite, je dois reprendre le contrôle de mon corps et m'échapper de ce moment dans lequel j'ai failli m'arrêter.

Un lit aux draps violets qui n'ont pas été changés depuis des mois aurait fait office de cercueil. Sur la table, un cendrier rempli de mégots de cigarettes de la veille et, désormais, devant moi, un lion mugissant. Il a laissé choir l'oreiller à mes côtés et il arrache maintenant son t-shirt Hugo Boss de toutes les forces de ses grosses pattes psychopathes. À quelques pas de moi se tient ce monstre en transe, déchirant en lambeaux ses vêtements, qu'il porte habituellement avec tant de fierté et de classe. Il rugit, les yeux rougis, le visage blême et la sueur ruisselant sur son crâne nu.

Instinct de survie. Je pourrai ajouter cette notion à ma liste d'expériences. Mon Monstre, dans son trouble et son émoi profond, s'est désintéressé de mon sort quelques secondes. Assez longtemps pour que l'adrénaline me pousse vers le téléphone abandonné sur le sol, trop près de mes mains. Ce téléphone que j'ai tant observé. Cet appareil interdit, qui ne sonne jamais et qui semble entouré de barbelés. Ce combiné qui fait monter en moi une frayeur paralysante. Il est là... Est-ce Dieu ? Mes anges ? Mes guides ? Mes tripes ? Est-ce cet instinct de survie qui me donne la force d'agir ? J'empoigne le combiné et je compose à toute vitesse ce numéro. Ce numéro que j'ai tant composé dans mon imaginaire, ces chiffres qui représentent mon

château fort, mes racines. J'ai l'empreinte de ce moment dans chacune des cellules qui me constituent. Cette sensation est gravée dans l'entonnoir de mes émotions. Ma chair frissonne lorsque le Monstre détourne subitement la tête en ma direction. Son regard se fixe dans mes yeux et transperce mon âme. Assise sur le lit violet, essoufflé, hâlante et le combiné à mon oreille, j'entends le premier son de ma libération.

Un sentiment étranger m'envahit. Une impression de force, de volonté prend possession de mon être. Je ne laisserai pas le vertige m'envahir. À partir de cet instant, je me battrai pour tous les coups reçus. Je me démènerai jusqu'à épuisement, mais je ne lui redonnerai pas l'occasion de me manipuler comme auparavant. J'ai repris mon pouvoir et je compte bien le garder. Je combattrai jusqu'à mourir s'il le faut, mais personne ne pourra tuer la dose d'amour que je viens de m'injecter. Il ne pourra plus détruire ma personnalité ni taire ce que je suis.

Dans le regard du Monstre, je peux lire un mélange de haine et de frayeur. Un amas d'incompréhension, de stupeur et de rage. Un amalgame de fureur et d'étonnement. Il semble fixé par le revirement de situation. Lui si calculateur, il n'avait pas prémédité l'affaissement de son habituel contrôle.

Au premier coup de sonnerie, une voix endormie à l'autre bout du fil murmure un « Allo » que je ne laisse pas s'éterniser. Je suis dans l'urgence la plus totale, guettant le langage corporel du lion qui recommence à rugir. Je le sens prêt à bondir pour m'arracher le combiné des mains. Ses prunelles noires me fixent, ses ongles veulent arracher la peau

de son crâne, il se tord dans une danse saccadée qui semble douloureuse. Je n'ai pas les moyens de perdre ce temps précieux avant l'attaque. Des mots précipités se forment dans ma bouche sèche. En panique, j'ai à peine le temps de formuler ces quelques mots : « Tu sais où je suis, viens me chercher ! » Et le lion saute. Je sens tout le poids de son corps fracasser le mien. Le téléphone heurte le mur du minuscule appartement d'une pièce et demie logé dans le sous-sol d'un immeuble crade de l'arrondissement Saint-Laurent, tout près du stationnement intérieur où rats et coquerelles ont logis. Ce stationnement intérieur, je le connais bien, c'est l'endroit où le Monstre me traîne lorsqu'il veut m'engueuler plus sauvagement.

À ce moment, j'espère de tout mon cœur de petite fi le que ma maman a capté ma voix, qu'elle m'aidera à sauver ma peau. S'en sont suivies les plus longues minutes de mon existence, la plus longue bataille physique et mentale que j'aurai expérimentée dans cette vie-ci. La guerrière en moi a besoin de surgir complètement afin de remporter sa liberté.



## MA VÉRITÉ

A ssise sur une chaise trop droite et inconfortable, je devrai tout raconter. On m'a amenée dans une salle de conférences où j'attends Me Savoie, un avocat important, m'a-t-on dit. Mon père a pris place à mes côtés et, alors qu'il arbore habituellement un air calme et serein que j'ai toujours admiré, cette fois, il est vraisemblablement plus nerveux que moi.

Papa parle lentement. Il a toujours été ce grand sage qui perçoit le bon côté des gens (même les connards de ce monde, ce que je n'ai jamais compris). En fait, je l'ai détesté pour cela. J'aurais aimé parfois qu'il soit ce gros papa italien qui défend sa famille à tort ou à raison et qui fait sa loi avec un revolver caché dans son pantalon. Mais mon papa, c'est un « bon Jack ». Tout le monde l'admire et, moi, c'est l'homme que j'aime le plus sur cette terre. Il sait doser l'écoute et les conseils, et il a cette facilité à entrer en contact avec l'âme des gens tout en étant un homme d'affaires hors pair. Il est juste. Il est vrai. C'est mon pilier.

J'ai toujours affirmé que je suis son portrait craché et que mes sœurs ont les traits de ma mère.

Je l'aurais suivi à vélo jusqu'à Tombouctou sans sourciller s'il me l'avait demandé. Durant mon adolescence, alors qu'à l'école c'était la guerre, j'ai-  
mais encore rouler à bicyclette aux côtés de mon père courant un demi-marathon.

Papa se lève soudainement et entame un va-et-vient près de la table de conférence en bois verni. Moi, je suis fi ée. Je n'ai pas envie de raconter à un inconnu les dernières années de mon existence, de surcroît devant mon père. Je crains de le décevoir. Je garde la tête baissée, je ne veux pas croiser son regard.

Me Savoie fait son entrée dans la salle de conférences : un petit homme, trop court sur pattes, aux lunettes trop rondes. Comment un homme si petit pourra-t-il me défendre ? Il ne ressemble pas à l'image que j'ai des avocats ni aux hommes de loi qu'on voit dans les films américains. Pas de *mafioso italiano* ici, mais plutôt un mini monsieur qui, me dis-je pour me rassurer, est sûrement très intelligent.

L'avocat, après des salutations protocolaires ni chaudes ni froides, prend place de l'autre côté de la table et ouvre son ordinateur. Par chance, son écran ne fait que dix-huit pouces, sinon je crois bien que son visage aurait disparu derrière.

En guise de protection, je suis toujours exempte d'expressions, mais je retiens de peine et de misère une énorme boule qui grossit dans ma gorge. Cette boule, je l'ai encore aujourd'hui. Elle refait surface lors de cauchemars nocturnes où je tente désespérément de hurler sans qu'aucun son sorte. Souvent,

le matin au réveil, les traces de larmes ont creusé leurs trajectoires sur mes joues et la gorge me brûle à force d'avoir essayé en vain de crier.

Papa se rassoit à mes côtés en me prenant la main et, inévitablement, nos regards se rencontrent. Ses yeux si doux transpercent mon âme et j'y vois toute la souffrance d'un père qui n'a pas su protéger sa fille. Je me sens toute petite, fragile, anéantie et désolée. *Je suis désolée, papa, de t'avoir fait subir mon histoire.* C'est l'heure. Me Savoie demande ma déposition. Je dois tout raconter.

Ceci est mon histoire. Non celle d'une lointaine étrangère, ni celle d'une femme d'ailleurs. C'est la mienne, mais également celle de votre sœur, de votre fille, de votre amoureuse, de votre amie et peut-être même la vôtre.

## M

*Rencontrer un homme comme le Monstre, ça n'arrive qu'une fois dans une vie. Un monstre a une aura si magnétique autour de lui qu'on se sent immédiatement choyée et unique s'il daigne poser son regard sur nous. On se sent privilégiée et instantanément remplie d'une force inépuisable.*

J'ai toujours rêvé de m'appeler Sophie. Petite, j'idolâtrais ma grande cousine qui portait ce nom et je rêvais de lui ressembler. J'ai ce souvenir d'elle : une adolescente à cheval, les cheveux blonds au vent, le rire éclatant. Une typique scène de film.

Maintenant, j'ai dix-huit ans et je ne galope pas à cheval. Je saute plutôt des étalons de mon âge ou plus vieux. J'ai cette envie de séduire et de jouer. J'ai soif d'être désirée et courtisée. J'ai faim d'amour et de passion. Mon air doux et angélique ainsi que mon côté naïf et candide sont des attraits pour ces jeunes hommes mystérieux et sombres, tout autant que le semblant d'estime que j'ai de moi-même et l'illusion de confiance que je dégage. J'ai donc dix-huit ans et je m'appellerai Sophie.

Mon Monstre, je l'ai croisé lors d'une soirée bien arrosée, au sommet du plus haut gratte-ciel du cœur de la métropole. À l'entrée, les gardes de sécurité nous autorisent à grimper, mes copines et moi, au trente-septième étage en nous souhaitant une belle soirée. Quinze dollars plus tard (ouch! c'est beaucoup pour de jeunes étudiantes avec un travail d'été, paumées), les portes de l'ascenseur s'ouvrent sur un *lounge* du tonnerre déjà bondé. Il est 23 heures, c'est l'heure où on se lâche lousse... *Shooters!* Allez hop, soirée endiablée à l'horizon!

Je danse sur les rythmes d'une musique pop branchée dans cette atmosphère de folie et de liberté. Une belle grande blonde comme moi se fait instantanément remarquer par les serpents de la place, mais, moi, je ne me laisse pas envenimer facilement. J'ai plutôt besoin de sentir les pulsions de la passion pour me donner complètement. J'ai de l'appétit pour l'ardeur des béguins, le feu, les flammes périlleuses. C'est ce que m'offre un de ces hommes. Un événement, une rencontre, un moment qui fera bifurquer ma route et qui posera à jamais des cicatrices sur mon cœur, mon corps, mon innocence. Un instant qui forgera différemment le reste de mon existence et qui volera les derniers traits d'enfance qui m'habitent encore.

Je le remarque sur-le-champ. Toutes les filles le remarquent. Il est accoudé au long bar blanc, tel un James Dean mystérieux épiant la foule. Je comprendrai plus tard qu'il avait l'habitude de s'isoler, de rester un peu à l'écart; ça fait partie du mystère qu'il cultive. Il s'entretient avec les serveuses aux

décolletés plongeants qui s'affairent à remplir son verre à la moindre occasion. Il a ce rare charme, une arme puissante et destructrice.

Mr Dean me fixe, me déshabille sans retenue de ses yeux noirs. Malgré les quelques mètres qui nous séparent, je peux sentir cette attirance infinie. Un fil de lumière se tisse de l'âme de Mr Dean à la mienne. Une connexion instantanée. On appelle ça un coup de foudre.

À ce jour, sa foudre m'aura bel et bien frappée à trop de reprises.

M comme Monstre, M comme Malade, M comme Manipulateur... M comme la première lettre de son prénom... M comme la première lettre de son nom de famille.

M glisse vers moi et je peux percevoir son parfum subtil. Sa chemise blanche, à peine entrouverte, découvre un torse lisse et un brin basané. Sur les airs de Billy Jean, ses longs bras balancent de chaque côté de son corps élancé. Ses pantalons droits tombent parfaitement sur ses hanches. Un visage comme le sien, ça n'existe pas : il a le nez juste assez fin, le visage coupé au couteau, des lèvres remarquablement pulpeuses et un sourire « monalisien ». Son odeur de soleil, sa peau tout juste hâlée, son visage lisse aux pommettes saillantes à point, il a le port princier et un corps leste, mince et svelte. Il n'a ni la beauté plastique ni le corps musclé. Il pourrait être mannequin et battre à plate couture les David Beckham de ce monde. À dire vrai, je ne reverrai jamais un homme d'une beauté aussi exquise.

Difficile de savoir s'il est espagnol, italien ou maghrébin. Il vient d'ailleurs, d'une autre planète. Il sent le miel et le goût sûrément aussi. Il danse maintenant si près de moi que nos jambes s'entrecroisent. Je me laisse entraîner par cet inconnu.

Il pose sa main sur ma taille et je sens la chair de poule grimper le long de ma colonne vertébrale. Décharge électrique. Ce sentiment d'excitation suprême fait frémir mes cuisses. Sur une musique maintenant lascive, nous nous enlisons l'un dans l'autre. Le souffle de ce James Dean caresse ma nuque. Une fanfare prend possession de mon corps, une foudre transperce mes sens. Ça brûle à l'intérieur de ma chair. Le feu, les flammes s'emparent de mon être.

La chanson s'éternise et M est toujours lacé autour de mon corps. Dans un chuchotement à peine audible empreint d'une politesse gracieuse, il me susurre à l'oreille de l'accompagner prendre un verre sur la terrasse extérieure. Je ne réponds pas à sa demande, mais je tiens, tel un automate, cette main qui vient d'agripper la mienne.

Main dans la main, osmose de nos chairs.

M m'attire vers les étoiles. La terrasse est si haut perchée sur cet immeuble interminable que les astres semblent parmi nous. Il m'enlace. Ce qu'elle est douce, sa peau ! Comme si elle n'avait jamais eu trop chaud ou trop froid, comme s'il avait baigné dans une huile sucrée toute son enfance. À l'encontre du tempo, une transe nous emporte. Mon cœur tambourine si fort dans ma poitrine que je crains qu'il ne le remarque. Ses prunelles envoûtantes se fixent sur moi. Du coup, ça me gêne un

peu. Peut-il lire mon âme ? J'ai si soif d'amour et de protection. De sa bouche se déverse un concert nocturne, une sérénade de paroles qui me sont destinées. Il chantonne tout bas les mots ensorcelants d'une chanson de Pierre Bachelet : « Et moi, je suis tombé en esclavage, de ce sourire, de ce visage, et je lui dis emmène-moi... »

M penche doucement son visage vers le mien. Ses lèvres touchent ma bouche, et je suis envahie par un orgasme spirituel, un alliage de peur et de bonheur.

Nous avons discuté et dansé, puis nous nous sommes embrassés jusqu'à ce que le DJ mette fin au dernier slow, que les lumières se rallument et que les derniers *clubbers* quittent la place. Mes amies ont eu la délicatesse de s'assurer que j'étais entre bonnes mains et elles ont aussi eu la gentillesse de me laisser dans ma bulle à profiter de mon homme.

Toujours gentleman, il m'escorte jusqu'à ma voiture stationnée dans une petite ruelle non loin de là. Il me caresse tendrement le visage. Je n'arrive pas à lire cet homme qui vient de tatouer ses initiales sur mon âme. Il dégage une force tranquille, une arrogance dissimulée par un visage impeccable. Il transcende le danger et l'imprévisible. Je me sens à la fois en totale sécurité et protégée par ce prince qui semble avoir la capacité d'affronter le plus gros des dragons difformes qui se présenteraient sur notre route. De son épée, il trancherait la tête de tous les monstres qui s'approcheraient de nous. Mais une partie de moi palpe un danger en présence de cet être fascinant qui pourrait, je



le crains, m'hypnotiser à sa guise. Je suis envoûtée par ce mystère qui entoure M. La potion magique du coup de foudre coule en moi. Le charme opère, je suis accrochée. Je désire le revoir vite, aussi vite que possible. Un dernier baiser magique et nous nous donnons rendez-vous le lendemain.

*J'ai froid. Un matelas sans draps gît au centre d'une chambre aux murs jaunis. La moisissure tapisse le plafond. Je gis aussi, immobile sur le plancher de cette chambre noire. C'est la nuit. L'engourdissement profond dans lequel je me trouve empêche mes yeux de s'entrebâiller. Je sombre dans une léthargie. Je suis inerte, abattue, paralysée par les bouteilles de médicaments que j'ai vidées d'un coup. Je veux plonger dans le néant pour ne plus jamais ressentir de douleur. Je veux m'échapper vers un monde meilleur et fuir les vautours qui m'ont laissée choir dans cet immeuble. Je suis seule, si seule. Je veux disparaître à jamais.*

À dix-huit ans, j'ai quitté mon Québec, ma famille, mes amis, pour m'évader vers l'Afrique, lieu d'origine de mon prince charmant. Cette idylle a dégénéré, influencée en partie par les traditions et les coutumes d'une petite ville perdue à deux heures du Sahara. Mais elle a surtout été marquée par M. M comme Monstre, M comme Malade, M comme Manipulateur, M comme la première lettre de son prénom. Le prince est devenu bourreau, le chevalier est devenu vautour.

De retour au Québec transformée, affaiblie et mariée à l'islam, constamment humiliée, battue et enfermée dans un sous-sol crade de l'arrondissement Saint-Laurent, j'ai trouvé la force d'échapper à la mort et de me sortir de l'emprise de M.

*Le Monstre* est un récit bouleversant, poignant. Ce n'est pas celui d'une lointaine étrangère, c'est celui d'Ingrid Falaise. Mais c'est peut-être celui de votre sœur, de votre fille, de votre amie ou même le vôtre.

Ingrid Falaise est comédienne. En 2004, elle obtient un premier rôle dans le film *Elles étaient cinq*. À la télévision, elle incarne Martine Larose dans l'émission *Virginie* pendant plusieurs saisons. Elle joue au théâtre dans *Les Dix Petits Nègres* près de deux cents fois. Par la suite, elle revient au petit écran dans la série *Mémoires vives*. Ingrid prête aussi sa voix pour des publicités et de la surimpression vocale. *Le Monstre* est son premier récit.

